

Véronique Bordelet

La stabilisation dans le *Séminaire III*, *Les Psychoses*

Les différences conceptuelles et cliniques entre stabilisation et suppléance ont été le point de départ de mon travail dans ce cartel. Aussi, tant au fil de la lecture du *Séminaire III* qu'en travaillant le concept de suppléance, en suis-je rapidement arrivée à la nécessité de situer historiquement ces deux concepts, c'est-à-dire dans la construction que Lacan fait des psychoses.

L'idée de cet exposé est donc de resituer le concept de forclusion du Nom-du-Père dans son acception déficitaire, à savoir comme défaut dans le symbolique d'un signifiant primordial. Cela pour éclairer les différentes occurrences de ce qui peut se ranger sous le concept, aujourd'hui unifié, de stabilisation. Car il me semble que ce n'est qu'à se situer dans cette conception déficitaire que Lacan peut parler de compensation et s'interroger sur une possible guérison.

Il sera donc ici question non pas d'entrer dans le détail du mode de stabilisation trouvé par Schreber mais bien d'articuler la fonction de stabilisation comme rétablissement du lien à la réalité par la métaphore délirante à la conception lacanienne des psychoses. Si Lacan articule déjà dans ce séminaire les dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique, c'est avant tout pour mettre l'accent sur la dimension du symbolique et situer les troubles du langage pathognomoniques de la psychose comme effet d'un trou au champ de l'Autre.

Quelques données historiques de l'élaboration lacanienne des psychoses

Lacan situe lui-même son enseignement dans le cadre strict d'un « retour à Freud » contre les postfreudiens qui, de s'en réclamer,

n'en ont pas moins subverti sa pensée. C'est pourquoi il n'est pas encore question dans les années 1950 de parler de thérapeutique :

« Nous laisserons là pour le moment cette question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, qui introduit, on le voit, la conception à se former de la manœuvre, dans ce traitement, du transfert. Dire, ce que sur ce terrain nous pouvons faire, serait prématuré, parce que ce serait aller maintenant "au-delà de Freud", et qu'il n'est pas question de dépasser Freud, quand la psychanalyse d'après Freud en est revenue à l'étape d'avant ¹. »

Pour autant, le *Séminaire III* comme la « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », de construire la forclusion du Nom-du-Père, n'en donnent pas moins la voie d'une thérapeutique des psychoses, notamment à travers l'idée de stabilisation, celle-ci étant liée au délire. Mais n'est-ce pas Freud lui-même qui a introduit le délire comme une tentative de guérison, même s'il considérait comme impossible le transfert et donc la psychanalyse avec les psychotiques ? Lacan est sur la voie d'un au-delà, et on peut considérer qu'il s'est autorisé à dépasser Freud en 1963 avec l'élaboration de l'objet *a* comme cause du désir, concept qui offre une approche de la psychose autre que langagière puisqu'il s'agira dès lors de l'aborder sous l'angle de la jouissance. On parlera alors de délocalisation de la jouissance et de sa pacification.

L'investigation lacanienne de la psychose se fonde dans les années 1950 sur une conception déficitaire. Un signifiant fait défaut dans le champ symbolique du grand Autre, non pas qu'il ait été refoulé mais il a été forclus. Aussi, ce signifiant n'étant pas articulé dans le symbolique, quand il fait retour, il surgit dans le réel.

Dans le *Séminaire III*, Lacan avance que la psychose tient au manque d'un signifiant primordial : « La notion de *Verwerfung* vous indique qu'il doit y avoir déjà préalablement quelque chose qui manque dans la relation au signifiant dans la première introduction aux signifiants fondamentaux. [...] Ce serait, dans le cas du président Schreber, l'absence du signifiant mâle primordial ². » Et il relève l'importance de l'Œdipe dans l'opération nodale du père quant à l'instauration de l'ordre symbolique, c'est-à-dire qu'il affirme « la

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 583.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 286.

primauté du Nom-du-Père pour qu'advienne une structure normative du sujet », nous dit J.-C. Maleval dans son article « Construction et évolution du concept de forclusion du Nom-du-Père ³ ». Aussi Lacan en vient-il à spécifier la structure de la psychose en faisant porter la forclusion sur le signifiant du Nom-du-Père.

« À ce moment, écrit Maleval, il [le signifiant du Nom-du-Père] apparaît donc inhérent au champ du symbolique : l'Autre de la loi redouble l'Autre du signifiant et trouve en lui-même son propre fondement. Plusieurs années seront nécessaires à Lacan pour concevoir que le Père n'est pas référence si certaine, et pour le rapporter à la perte instaurée par l'*Ausstossung* primordiale, qui n'assure la consistance de la chaîne signifiante qu'en la décomplétant du signifiant phallique. »

En effet, si Lacan conçoit la psychose comme la conséquence du manque du signifiant primordial qu'est le Nom-du-Père, l'Autre n'est pas encore décomplété, manquant. C'est en 1958, dans « La direction de la cure », que s'opère ce que Maleval appelle le tournant de l'incomplétude de l'Autre : Lacan y corrèle son appréhension du Nom-du-Père à la découverte d'une béance au champ de l'Autre.

« Bien loin d'être une plénitude compacte, porteuse de significations vraies, la synchronie signifiante, inscrite au lieu de l'Autre, comporte des ruptures. Une béance s'ouvre en son sein entre le premier signifiant (S1), qui représente le sujet, et le second (S2), qui supporte le savoir. L'incomplétude de l'Autre s'avère de structure, c'est pourquoi à partir de la fin des années 50 il se trouve appréhendé comme le lieu du manque ⁴. »

Dans les années 1950, Lacan affirme la prévalence du symbolique sur le réel et l'imaginaire, même s'il les articule déjà. Aussi, cette conception de l'Autre comme complet me semble importante à préciser dans la mesure où elle éclaire la fonction que Lacan donne à la stabilisation comme compensation. Pour Lacan, c'est de n'avoir pas été préalablement symbolisé que le signifiant fait irruption dans le réel, opérant alors un trou dans le symbolique, lui-même provoquant un foisonnement au niveau imaginaire (phénomènes élémentaires), ce que Lacan appelle « dissolution imaginaire ». À ce moment-là, le

3. J.-C. Maleval, *La Forclusion du Nom-du-Père, le concept et sa clinique*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 63.

4. *Ibidem*, p. 94-95.

trou du symbolique est pathologique et signe la psychose. La stabilisation comme thérapeutique opère en comblant ce trou. Il nous semble donc que l'incomplétude de l'Autre, le trou dans le symbolique vient renverser la logique.

La médiation comme articulation au symbolique

Cette idée de médiation marque la façon dont Lacan articule les trois registres en mettant en valeur le symbolique et distingue la névrose de la psychose.

Dans « D'une question préliminaire... », l'idée que, une fois achevée sa transformation en femme, Schreber donnera naissance aux créatures de Dieu par une opération purement spirituelle marque l'absence de médiation dont témoigne le fantasme de Schreber ⁵.

L'idée de médiation vient pour éclairer le défaut de symbolisation qui exclut toute dialectique dans la psychose. En effet, ce qui distingue la névrose de la psychose tient à cette impossible articulation qui fait que, face au surgissement d'un événement dans le monde extérieur, le sujet psychotique « se trouve absolument démuné, incapable de faire réussir la *Verneinung* à l'égard de l'événement », nous dit Lacan. « Ce qui se produit alors a le caractère d'être absolument exclu du compromis symbolisant de la névrose, et se traduit dans un autre registre, par une véritable réaction en chaîne au niveau de l'imaginaire, soit dans la contre-diagonale de notre petit carré magique. » Lacan situe donc les phénomènes psychotiques du déclenchement dans l'articulation des trois registres réel, imaginaire et symbolique : l'événement surgit dans le réel et, faute d'une symbolisation primordiale préalable, provoque le foisonnement des phénomènes psychotiques dans l'imaginaire.

« Le sujet, faute de pouvoir d'aucune façon rétablir le pacte du sujet à l'autre, faute de pouvoir faire une quelconque médiation symbolique entre ce qui est nouveau et lui-même, entre dans un autre mode de médiation [...] substituant à la médiation symbolique un fourmillement, une prolifération imaginaire, dans lesquels s'introduit,

5. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », art. cit., p. 572-573.

d'une façon déformée et profondément a-symbolique, le signal central d'une médiation possible ⁶. »

La formulation « le signal central d'une médiation possible » nous apparaît comme la prémisse à une thérapeutique « borroméenne » des psychoses. D'abord en ce qu'elle indiquerait le statut des phénomènes élémentaires, à savoir celui de réponse à la vacuité énigmatique produite par le surgissement du réel. Ensuite parce qu'elle pointe la valeur d'indice des phénomènes élémentaires quant au mode de stabilisation, voire de suppléance possible.

Même si Lacan, à la fin de « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », se défend de n'avoir qu'introduit la thérapeutique des psychoses, il est évident que le *Séminaire III* et « D'une question préliminaire... » ont ouvert la perspective thérapeutique ou « traitement de la psychose » comme dit Lacan. Cette voie de ne pas reculer devant la psychose a été exploitée depuis lors, faisant émerger l'idée que les phénomènes élémentaires sont au joint de la structuration et de la stabilisation, autrement dit qu'ils donnent la clé de la façon dont ça se décroche et dont ça se renoue.

Comment définir la stabilisation ?

« Ce schéma démontre que l'état terminal de la psychose ne représente pas le chaos figé où aboutit la retombée d'un séisme, mais bien plutôt cette mise au jour de lignes d'efficiences, qui fait parler [...] de solution élégante ⁷. »

Dans ces pages et les précédentes, Lacan construit le schéma R afin de situer les réponses de Schreber à sa psychose. Sans entrer dans le détail très compliqué de ce schéma mettant en forme les relations du symbolique, du réel et de l'imaginaire dans les troubles de Schreber, je retiens l'idée de solution et ce qu'elle apporte d'apaisement (fin du chaos) pour tenter de définir la stabilisation.

Et Lacan de préciser la fonction de la réalité dans le processus de stabilisation :

« Reste la disposition du champ R dans le schéma, pour autant qu'elle représente les conditions sous lesquelles la réalité s'est

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses, op. cit.*, p. 101.

7. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », art. cit., p. 572.

restaurée pour le sujet : pour lui, une sorte d'îlot (dont la consistance lui est imposée après l'épreuve par sa constance, pour nous liée à ce qui la lui rend habitable, mais aussi à ce qui la distord, à savoir des remaniements excentriques de l'imaginaire et du symbolique, qui la réduisent au champ de leur décalage). »

Lacan ajoute en note concernant la constance de Schreber :

« Lors de l'acmé de la dissolution imaginaire, le sujet a montré dans son aperception délirante un recours singulier à ce critère de la réalité, qui est de revenir toujours à la même place et pourquoi les astres la représentent éminemment. »

Ce recours du sujet à la réalité comme ce qui revient à la même place pointe l'efficacité des solutions thérapeutiques trouvées par certains sujets psychotiques : les balancements de l'autiste, le goût pour les musiques techno dont le rythme est très répétitif.

Délire et fonctionnement « comme si » : quel mode de stabilisation ?

Le délire de Schreber

Chez Schreber, c'est la construction délirante qui paraît faire fonction de stabilisation, en ce que l'articulation de l'imaginaire avec le symbolique permet de rétablir le rapport du sujet à la réalité. La pensée qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement, « ayant le caractère d'imagination » nous dit Lacan, est le point de départ de la construction délirante. Il la qualifie de « phénomène pré-conscient » dans la mesure où ça part du moi et que l'ego est loin de méconnaître, phénomène qui fait donc retour dans la réalité parce qu'il n'a pas été symbolisé. Aussi est-ce de cette pensée qui émerge dans le moi que Schreber va construire son délire jusqu'à aboutir (« le délire parvenu à son degré d'achèvement », dit Lacan) à cette idée que « l'homme doit être la femme permanente de Dieu ».

Aussi se pose la question de savoir ce qui opère comme stabilisation chez Schreber : la systématisation du délire ou son identification à la femme divine ?

« Eh bien, en analysant la structure du délire de Schreber au moment où il s'est stabilisé dans un système qui lie le moi du sujet à cet autre imaginaire, cet étrange Dieu qui ne comprend rien, qui ne

répond pas, qui trompe le sujet, nous avons su reconnaître qu'il y a, dans la psychose exclusion de l'Autre où l'être se réalise dans l'aveu de la parole⁸. »

Lacan lie la stabilisation à la systématisation du délire tandis que plus loin, pages 217-218, il évoque l'identification féminine et le fonctionnement « comme si ». Pendant la période prépsychotique, Schreber est dans un état de perplexité, de confusion panique face à cette question, que Lacan dit être au fond de toute forme névrotique, et qui surgit chez Schreber sous la forme de cette image qu'il serait beau d'être une femme subissant l'accouplement. Par le délire, Schreber va construire cette identification féminine, et va même la réaliser puisque Lacan dit qu'« il est effectivement la femme divine, ou plus exactement la promesse de Dieu ».

Par ailleurs, dans ce même séminaire, Lacan définit le fonctionnement « comme si » comme compensation au ratage de l'Œdipe. « C'est un mécanisme de compensation imaginaire de l'Œdipe absent », dit Lacan. Autrement dit, il s'agit par l'identification imaginaire de compenser non le manque d'une image paternelle, mais le manque du signifiant, du Nom-du-Père. L'identification conformiste vient donc en place du trou opéré dans le symbolique par la forclusion du Nom-du-Père. Aussi peut-on se demander si l'identification de Schreber à la promesse de Dieu est de cette nature.

Stabilisation et guérison

Lacan définit le phénomène psychotique comme l'émergence dans la réalité de la signification symbolique essentielle du sujet. Celle-ci concerne la fonction féminine au niveau de la procréation chez Schreber. C'est là le noyau de sa construction délirante.

« [...] à un moment sommet de son existence, se manifeste à lui sous la forme d'une irruption dans le réel de quelque chose qu'il n'a jamais connu, d'un surgissement d'une étrangeté totale, qui va progressivement amener à une submersion radicale de toutes ses catégories, jusqu'à le forcer à un véritable remaniement de son monde.

« Pouvons-nous parler de processus de compensation, et même de guérison, comme certains n'hésiteraient pas à le faire, sous prétexte qu'au moment de la stabilisation de son délire, le sujet présente un

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 182.

état plus calme qu'au moment de l'irruption du délire ? Est-ce une guérison ou non ? C'est une question qui vaut la peine d'être posée, mais je crois que ce ne peut être que dans un sens abusif qu'on parle ici de guérison⁹. »

Ici, il s'agit de stabilisation du délire, ce qui tendrait à nous faire penser que c'est la systématisation du délire qui, pour Lacan, permettrait à Schreber de rétablir un lien dans son rapport à la réalité. Mais la question reste posée quant aux effets que Lacan suppose à la stabilisation. Il semble que, à ce moment de son enseignement, le terme de stabilisation ne suppose pas toujours l'effet thérapeutique qu'on peut lui donner aujourd'hui, mais bien la systématisation du délire dans la mesure où les élaborations de Lacan sur la psychose concernent la paranoïa.

Néanmoins, la précarité du délire de Schreber dans sa fonction de stabilisation peut être considérée comme la brèche à partir de laquelle d'autres modes de stabilisation vont pouvoir être envisagés, et dans leur effet d'apaisement, c'est-à-dire de pacification de la jouissance comme on dit aujourd'hui. Et c'est ce que fait Lacan en abordant notamment le fonctionnement « comme si ».

Stabilisation et fonctionnement « comme si »

« L'aliénation est ici radicale, elle n'est pas liée à un signifié néantisant, comme dans un certain mode de relation rivalitaire avec le père, mais à un anéantissement du signifiant. Cette véritable dépossession primitive du signifiant, il faudra que le sujet en porte la charge et en assume la compensation, longuement, dans sa vie par une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donneront le sentiment de ce qu'il faut faire pour être un homme.

« C'est ainsi que la situation peut se soutenir longtemps, que des psychotiques vivent compensés, ont apparemment les comportements ordinaires considérés comme normalement virils [...]. Qu'est-ce qui rend soudainement insuffisantes les béquilles imaginaires qui permettent au sujet de compenser l'absence du signifiant¹⁰ ? »

Lacan situe clairement le fonctionnement « comme si » dans une compensation imaginaire à la forclusion du Nom-du-Père,

9. *Ibid.*, p. 99-100.

10. *Ibid.*, p. 231.

c'est-à-dire au défaut dans le symbolique. Et d'évoquer ce qu'on appelle aujourd'hui la psychose ordinaire dès les années 1950 en lien avec les identifications conformistes n'indique-t-il pas la stabilisation dans sa fonction de pacification de la jouissance ?

Conclusion

Il ressort de la lecture du *Séminaire III* et de « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » que le terme de stabilisation n'y est pas encore conceptualisé. Néanmoins, ce terme est lié à l'idée de thérapeutique, c'est-à-dire d'une solution trouvée par le sujet. Mais qu'en est-il aujourd'hui de cette conceptualisation alors que les termes « stabilisation » et « suppléance » semblent être employés indifféremment ? Dans une conférence du 27 janvier 1994 ¹¹, Augustin Ménard nous dit que la stabilisation se repère d'abord à ses effets, c'est-à-dire à un rétablissement du lien social et à la pacification de la jouissance. La suppléance, à la différence de la stabilisation, suppose en plus une création du sujet. Il n'y a donc pas de suppléance sans stabilisation, mais il peut y avoir stabilisation sans suppléance. Quelles sont les implications de cette différence quant à la stabilité de la solution trouvée par le sujet ?

Quand, dans les années 1950, Lacan parle de stabilisation, c'est pour qualifier le délire et sa systématisation, celle-ci étant envisagée comme une tentative de guérison. Il nous paraît donc que c'est le terme de compensation impliquant les identifications conformistes qui recouvrirait la stabilisation dans ses effets pacificateurs de jouissance.

« Ils n'entrent jamais dans le jeu des signifiants, sinon par une sorte d'imitation extérieure. La non-intégration du sujet au registre du signifiant nous donne la direction dans laquelle la question se pose du préalable de la psychose [...].

« Si nous admettons que la défaillance du sujet au moment d'aborder la parole véritable situe son entrée, son glissement, dans le phénomène critique, dans la phase inaugurale de la psychose, nous pouvons entrevoir comment cela vient se conjindre à ce que nous avons déjà élaboré ¹². »

11. A. Ménard, *Clinique de la stabilisation psychotique : suppléance (s) préventive ou curative*, chaire de psychiatrie de la Timone, Marseille.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 285.

En évoquant la compensation avec la psychose non déclenchée, ce qu'on appelle aujourd'hui psychose ordinaire, Lacan pose la compensation-stabilisation comme précédant le déclenchement, tandis que le délire viendrait comme tentative de guérison, donc après le déclenchement. Lacan pointe là la précarité de la compensation imaginaire au trou dans le symbolique. Elle menace de s'effondrer lorsque le sujet est amené à prendre la parole.

C'est aussi cette conception de la forclusion et donc du déclenchement qui pousse Lacan à la prudence quant au traitement de la psychose. En cela, il reste effectivement fidèle à Freud même s'il ouvre la voie de la thérapeutique, alors que Freud pensait le transfert et donc la cure analytique impossibles avec les psychotiques.